

—Vous connaissez donc le colonel ? répondit l'agent.

—Eh ! il faut bien connaître tout le monde !

—Mais il n'est à Paris que depuis peu de jours ?

—Nous y sommes arrivés ensemble.

—Par le train de Marseille ?

—Par le train de Marseille...

—Et il vous invite à ses soirées ?

—Comme vous voyez !

Buvard se pencha vers l'archiviste, comme s'il eût eu peur d'être entendu :

—Vous irez à cette soirée ? dit-il en baissant la voix.

—Probablement.

—Oh ! oh ! décidément vous êtes un malin, monsieur Leduc, et vous rendriez des points à papa Buvard !

L'archiviste s'inclina modestement.

—On fait ce qu'on peut ! répondit-il.

—Nous nous reverrons.

—Quand cela ?

—Eh ! bientôt, peut-être. En tout cas, samedi sûrement. Sur ces mots, Buvard mit un doigt sur ses lèvres et se retira.

Or, pendant que ces faits s'accomplissaient, voici la scène non moins singulière qui se passait chez Oliva, dans l'hôtel où nous l'avons présentée au lecteur.

C'était le même jour, vers dix heures.

Oliva venait de se lever ; elle avait passé, enveloppée d'un ample peignoir de mousseline, dans son cabinet de toilette attendant à sa chambre à coucher qui, elle-même, communiquait avec le salon, et là, rejetant ses longs cheveux sur ses belles épaules, elle s'était abandonnée, avec complaisance, aux mains de Juliette, sa jeune femme de chambre.

Ce jour-là, Oliva paraissait sous l'influence d'un sentiment inaccoutumé ; il y avait comme un voile de tristesse sur son front et une expression de désespérance dans ses yeux.

Elle avait évidemment mal dormi ; l'insomnie avait mis un cercle noir sous ses paupières ; elle était en même temps nonchalante et nerveuse, et c'est à peine si elle donnait un regard à sa glace qui lui renvoyait son image.

—Est-ce que madame est souffrante, ce matin ? demanda Juliette.

—Moi !... Non... je ne sais pas... répondit la jeune femme, avec un petit frisson, quel temps fait-il ?

—Un fort beau temps, madame.

—Il n'y a pas de lettres, ce matin, pour moi ?

—Non, madame, il n'y a qu'une carte que l'on a déposée hier soir.

—De qui est-elle ?

—Du colonel Robert.

Oliva fit une moue ennuyée et elle allait répondre, quand le timbre de l'entrebâtement retentit.

Juliette sortit et revint un moment après.

—C'est madame Brochon ! dit-elle en riant, elle demande si madame peut la recevoir.

—Oui ! oui ! qu'elle vienne, s'écria Oliva, cette chère maman Brochon ; elle n'est pas amusante tous-les-jours, mais elle est drôle quelquefois ; faites-la entrer !

Ce ne fut pas long, et bientôt madame Brochon pénétrait dans le cabinet de toilette.

C'était une femme d'une cinquantaine d'années ; de moyenne taille, replète, fraîche encore, accorte et souriante, et qui était vêtue d'une façon qui pourrait être taxée d'extravagante.

Madame Brochon était fort connue dans le monde élégant où elle exerçait la profession de marchande à la toilette.

Elle était, au surplus, fort adroite, très rusée, et, sous l'apparente vulgarité de son extérieur, elle cachait un grand fonds d'avarice et de cupidité.

Elle habitait à Belleville, rue Pixérécourt, et vivait là avec un mari, plus jeune qu'elle, qui était, disait-on, attaché en qualité d'homme de peine, au ministère de la marine.

Le ménage allait cahin-caha ; l'homme se grisait bien de temps à autre, la femme faisait bien de ci de là quelque scène

qui attirait l'attention des voisins ; mais au demeurant, on n'y regardait pas de si près.

Au fond, on croyait la mère Brochon très riche, et dans tous les pays, même dans les banlieues, c'est là une raison devant laquelle on s'incline volontiers.

Cependant, madame Brochon s'était avancée jusqu'auprès d'Oliva et, avisant une chaise à sa portée, elle l'avait attirée à elle et s'était assise sans façon.

La marchande à la toilette en usait ainsi chez toutes les femmes de ce monde qui savent, par expérience, combien sont peu durables les faveurs de la mode.

—Bonjour, ma chère dame, dit-elle après avoir soufflé bruyamment à plusieurs reprises ; vous me croirez si voulez, je suis éreintée... ah ! ce n'est pas un métier que le mien, et quand je vaquerai, j'aurai fait mon purgatoire ici-bas... Ce n'est pas comme vous... à votre âge... et jolie, et des épaules !... ah ! jour de Dieu, si j'avais des épaules comme celles-là... avec ce petit signe brun, là... à la naissance des cheveux...

Oliva l'écoutait sans l'interrompre. Ce n'était pas qu'elle fût bien flattée des éloges de la marchande à la toilette, mais l'éloge de sa beauté n'est jamais désagréable à une jolie femme.

Cependant, madame Brochon s'était rapprochée et avait désigné muettement la petite soubrette, qui allait et venait autour de sa maîtresse.

Oliva comprit et pria Juliette de la laisser seule.

Et quand elle se fut éloignée, il y eut un court silence, pendant lequel les deux femmes échangèrent un rapide regard.

—Tu as à me parler, demanda avidement Oliva en se rapprochant encore.

—Précisément, répondit madame Brochon.

—Tu l'as vu ?

—Hier.

—Où cela ?

—A Saint-Mandé, le cher bijou.

—Enfin, tu lui as parlé ?

—Pas encore.

—Pourquoi cela ?

—Eh ! ce n'est pas aussi facile que vous le croyez. Il faut y mettre des formes pour ne pas l'effaroucher.

—Cependant.

—Comptez sur moi !... Ah ! il paraît que ça vous tient au cœur !

—Je ne pense qu'à lui, depuis que je l'ai rencontré un soir, au théâtre. Je ne me rends pas compte moi-même du sentiment qui me guide. J'aime mon mari et j'ai toujours été une honnête femme. Mais il y a entre ce jeune homme et moi, un aimant, un lien inconnu, quelque mystère qui fait que je ne puis détourner de lui ma pensée. Il faut que je le voie... que le lui parle...

La marchande à la toilette joignit les mains par un geste de douce compassion ; puis elle prit tout à coup un air sérieux et presque grave.

—On verra votre René, on lui parlera... Seulement, ajouta-t-elle d'un ton dolent, si vous voulez que la chose réussisse, il ne faut pas que j'aie des ennuis qui me tracassent et me prennent mon temps.

—Tu as des ennuis ?

—Oh ! presque rien, un billet qui vient à échéance demain, et si je n'ai pas les cinquante francs, je serai obligée de courir, et alors...

—Cinquante francs, fit Oliva.

—Une misère, quand on a le sac. Mais pour de pauvres gens comme nous... ah ! le chérubin n'a pas l'air d'avoir ces soucis-là ! On voit bien que ça n'a pas de dettes encore !

—Tu le verras !

—Je vous le promets, et si demain, je puis payer ce misérable billet...

Oliva fouilla un tiroir et y prit quelques louis.

—Tiens ! tiens ! dit-elle et dès que tu lui auras parlé, reviens me voir.